

*DM

MERCURE

ER

FE F

EDI

REGIO

CO

PA

CO

CO

CO

CO

CO

CO

CO

AMED

CO

CO

CO

CO

CO

CO

CO

CO

CO

CO

CO

CO

CO

MERCURE DE FRANCE, DEDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

CONTENANT

Le Journal Politique des principaux événemens de toutes les Cours ; les Pièces Fugitives nouvelles en vers & en prose ; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux ; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts ; les Spectacles ; les Causes célèbres ; les Académies de Paris & des Provinces ; la Notice des Édits, Arrêts ; les Avis particuliers, &c. &c.

SAMEDI 2 DÉCEMBRE 1786.



PARIS,

Au Bureau du Mercure, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins, N^o. 17.

Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E

Du mois de Novembre 1786.

P I È C E S F U G I T I V E S.		<i>Histoire de la Maison de Bour-</i>	
<i>Vers à M. Sorin,</i>	3	<i>bon,</i>	79
<i>Essai d'Inscription pour l'Am-</i>		<i>Manuel pour le service des Ma-</i>	
<i>phithéâtre de l'Académie</i>		<i>lades,</i>	90
<i>Royale de Chirurgie,</i>	4	<i>Eloge Historique du Baron</i>	
<i>Couplets à Mesdames de M...</i>		<i>de Biron,</i>	104
<i>& de B...</i>	ib.	<i>Numa Pompilius,</i>	112
<i>Épître à un Ami,</i>	49	<i>De l'Électricité du Corps Hu-</i>	
<i>Plaisir & Peine, Conce,</i>	53	<i>main,</i>	132
<i>Épître à Madame la Duchesse</i>		<i>Le Négocians Patriote,</i>	136
<i>de Narbonne,</i>	97	<i>Voyage Pittoresque de Naples</i>	
<i>Chançon,</i>	99	<i>& de Sicile,</i>	152
<i>Épithaphe de M. le Marquis de</i>		<i>Essai sur les Facultés de l'A-</i>	
<i>Tourzel,</i>	141	<i>me,</i>	172
<i>Vers à Mme la Marquise de</i>		<i>Quelques Vers,</i>	180
<i>L***,</i>	146	<i>Panegyrique de S. Denis,</i>	184
<i>Le Petit-Maitre & le Chien,</i>		S P E C T A C L E S.	
<i>Fable,</i>	147	<i>Concert Spirituel,</i>	92
<i>Charades, Enigmes & Logo-</i>		<i>Comédie Française,</i>	137
<i>graphes, 4. 74, 101, 149</i>		<i>Comédie Italienne,</i>	140
NOUVELLES LITTÉR.		<i>Annales & Notices,</i>	41, 74.
<i>Histoire du Bas-Empire,</i>	8		142, 158
<i>Virginie,</i>	35		

A Paris, de l'Imprimerie de M. LAMBERT,
rue de la Harpe, près S. Côme.

NEW-YORK

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 2 DÉCEMBRE 1786.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

*A Madame. . . . dont une des jouissances
étoit de soulager les pauvres aveugles.*

L'AVEUGLE, dits-vous, a des droits sur votre
ame ;

Toujours à son aspect la pitié vous enflamme ;

Il en est un pourtant que vous ne plaignez pas :

C'est en vain que vers vous il a tendu les bras ;

A sa voix , à ses pleurs vous êtes insensible.

— Où donc est cet aveugle , objet de ma rigueur ?

— Craignant de se montrer à votre œil inflexible ,

Hélas ! l'infortuné s'est caché dans mon cœur.

(*Par M. Langeron fils.*)

LE MOQUEUR MOQUÉ, *Anecdote.*

En plein foyer, par forme d'entr'acte,
 Ces jours passés, Cléon, Marquis moderne,
 Apostrophant un Auteur sabakerné,
 Votre Opéra, lui dit-il, ne vaut rien.
 — Lors le Rimeur, que ce propos afflige,
 Peut-on savoir ce qu'on y blâme? — Tout.
 Ni plan, ni style, & pas l'ombre du goût. †
 Daignez, Monsieur... — Eh non, eh non, vous dis-je.
 Hier, chez moi, dans un souper exquis,
 Des gens de nom, gens en qui l'esprit brille,
 Vous ont jugé. — Ma foi, Seigneur Marquis,
 Ce n'étoit pas un souper de famille.

(Par M. D*** T***.)

*MISANTHROPIE, traduite du Grec de
 Ménandre,*

Si quelque Dieu sur moi déployant la clémence,
 Disoit: « Meurs, & demain tu reprendras naissance;
 » Tu seras dans le monde un animal nouveau;
 » Tu seras, à ton gré, cheval, bouc ou corbeau;
 » Mais songe qu'une fois ta forme bien choisie,
 » Tu déteriras encor le cercle de la vie.
 Je répondrais: « Grand Dieu! fais ce que tu voudras;

10 Fais-moi naître l'égal des cirons ou des rats ;
 11 Change-moi, si tu veux, en un chétif atôme,
 12 Je serai tout, pourvu que je ne sois point homme.
 13 L'homme est des animaux le seul que le destin,
 14 S'il l'élève le soir, terrasse le matin ;
 15 Lui seul portait le glaive au cœur d'une victime,
 16 Fait mourir la vertu sur les bûchers du crime.
 17 Au chien sensible & doux qui va toujours léchant,
 18 L'on prodigue des mets qu'on refuse au méchant.
 19 Contemple ce courcier tout bouillant de courage ;
 20 Il voit l'humble poulain lui céder le passage.
 21 Sait-il vaincre ? Le socle le gâin le meilleur,
 22 Et le lâche, en tremblant, le reçoit du vainqueur.
 Mais parmi les humains tu-oh la vertu même,

Dans le gouffre du fort ces titres sont perdus.
 Trois vices valent mieux que toutes les vertus.
 Pour la fourbe d'abord mille fleurs sont écloses,
 Et le chemin du monde est parsemé de roses.
 La pâle calomnie obtient le second rang ;
 Le mensonge est enfin pour l'art du double sang.
 Mieux vaudroit naître encoir dans cette classe obscure ;
 D'où Silène jadis tira sa substance,
 Que de se voir l'égal d'un ministre féroce,
 Chez qui le plus coupable est le plus fortuné.

(Par M. Duchesne, Avocat en Parlement.)

Acrostiche qu'on avoit proposé.

I.

O RNER une marine ; imposer à l'Anglois ;
 II umilier l'orgueil de ce fier insulaire ;
 III rendre nos drapeaux sur un autre hémisphère ;
 IV amener sur les flots la liberté, la paix ;
 V riser un joug injuste & venger l'Amérique ;
 VI ter aux Rois des mers ce titre fantastique ;
 VII nir à nos deslins tout un peuple aguerri ;
 VIII rendre à nos ports l'éclat de leur splendeur antique ;
 IX rand Roi ! tels sont tes faits, & douze ans t'ont
 suffi.

(Par M. Traversier.)

I I.

O E jour arrive enfin le grand Roi, le Roi juste
 II onore nos foyers de sa présence auguste.
 III n ces lieux rassemblés, deux cent mille François
 IV épètent. . . . que Louis vive, vive à jamais !
 V oulevards qu'il forma, tonnez, il va paroître ;
 VI rages, taisez-vous ; mer, reconnois ton Maître ;
 VII ne rade, bravant tes flots & les Anglois,
 VIII eœvra nos vaisseaux ; c'est Louis qui l'ordonne ;
 IX rondes. . . . mais obéis au pouvoir qui t'étonne.

(Par M. Regnet, Avocat à Briquebet,
 près Cherbourg.)

Acrostiche qu'on propose.

C O M M E R C E .

Explication de la Charade , de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Ami* ; celui de l'Énigme est *la Toise* ; celui du Logogryphe est *Moustache* , où l'on trouve *chat* , *Thoas* (Roi de Thrace) , *sac* , *mouche* , *Écho* , *Otus* (fils de Neptune) , *Chamos* (Dieu des Moabites) , *tache* , *mouth* (surnom que les anciens Espagnols donnoient à Pluton) , *Eóus* (un des chevaux du soleil) , *Sao* (Néréide) , *chaos* , *Comus* (Dieu de la bonne chère) , *Comus* .

C H A R A D E .

T A bourse ou ton gousset renferme mon premier ;
Peut-être à ton côté portes-tu mon dernier ;
Au spectacle ce soir tu peux voir mon entier .

(*Par M. Berthier , Officier au Régiment de Picardie .*)

A iv

É N I G M E.

JE suis une fière étrangère,
 Qui veut toujours le plus haut lieu,
 Et, pour y parvenir, je souffre sans colère
 La corde, le fer et le feu.
 Comme la girouette exposée à tout vent,
 Un libre mouvement me donne de la grace;
 D'un sexe à l'autre mon corps passe,
 Sinon toujours, au moins assez souvent.

(Par un Ecclésiaste de Troisième.)

L O G O G R Y P H E.

D'ANS mon tout s'assied le mensonge,
 De même que la vérité.
 On nous y dit que la vie est un songe;
 Qu'ici-bas tout est vanité.
 C'est aussi là qu'un pédant nous harangue,
 Et nous dit, d'un ton magistral :
 Le latin est la mère-langue,
 Qui l'ignore est un animal
 Trop digne de passer sa vie
 Parmi les troupeaux d'Arcadie.
 Avec cinq pieds, dans le couvent,
 On ne me voit plus si souvent.

Pourtant j'habite encor les grilles
 Où, pour dompter mes cinq premiers,
 Le corps de ces pieuses filles
 Sèche sous mes traits meurtriers.
 Avec quatre pieds je suis ville
 De Gascogne & des Pays-Bas ;
 Et de plus une place utile
 Où l'on travaille à jour-de-bas ;
 Un terme de géométrie ;
 La couche nuptiale enfin
 Où le Ministre de Jupin
 Fait des sujets à sa patrie.
 Avec vous, craignez mes transports ;
 J'ai quelquefois peuplé les morts.
 En musique, avec deux, je ne puis faire un rôle ;
 A mon dernier, Lecteur, il manque la parole.

(Par M. Paineau.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

SATYRES, par M. Cle***. A Amsterdam ; & se trouvent à Paris, chez les Marchands de Nouveautés, in-8°. 1786.

CE Volume contient neuf Satyres. Les Personnes qui lisent tout, se rappellent de les avoir déjà lues il y a quelques années. M. C***. les sonnet de nouveau à l'opinion
 A v

publique, avec des corrections, ou, s'il l'aime mieux, avec des changemens.

Ces neuf Satyres font suivies d'un Dialogue Dramatique intitulé: les *Perfisseurs perfissés*, & d'un *Réquisitoire contre les soi-disans Philosophes*, espèce d'hommes que M. C***. s'est créée pour son amusement particulier. Un Discours sur la Satyre est à la tête de cette redoutable batterie, & ce Discours, comme de raison, est à-la-fois l'éloge & la poétique du genre.

Comptant trop ou trop peu sur notre mémoire, M. C***. ne nous avertit pas que ce Discours est imprimé depuis quatorze ans à la fin d'un Livre intitulé: *Nouvelles Observations critiques sur différens sujets de Littérature*, par M. Clément. Cette seconde Édition, comparée avec la première, offre quelques changemens. En voici un exemple.

« Cette critique, fine & spirituelle, aussi
 » féconde en bons mots que l'autre l'est en
 » saletés, qui fait allier le bon sens & la
 » plaisanterie, qui ne s'arme du ridicule que
 » pour venger la raison, qui fait rire les es-
 » prits les plus délicats, & satisfait les plus
 » sévères; je tiens cette sorte de Satyre le
 » plus difficile des Ouvrages d'esprit. »

On voit par ce passage que M. Clément étoit plus affirmatif que ne l'est M. C***. qui nous dit avec un peu plus de réserve: « Cette critique fine & spirituelle, aussi féconde en beaux mots que l'autre l'est en saletés, qui fait, &c. Je tiens cette sorte de Satyre

le moins facile peut-être des Ouvrages d'esprit.
 Des Connoisseurs prétendent pourtant qu'il étoit un peu plus difficile de faire *Tartufe ou Athalie* que les belles Satyres de Despréaux lui-même. Lorsqu'un Poète satyrique s'exprime sur son Art avec cette exagération, il mérite ce mot tant de fois appliqué : *Vous êtes Orfèvre, M. Joffe.* Il nous semble que M. C*** est cet esprit dont parle Voltaire,

... Qui de son idole adorateur charmé,
 Veut immoler le reste au Dieu qu'il s'est formé.

Dans ce même Discours M. C*** reproche à Voltaire d'avoir blessé le *bon sens*, lorsqu'il mit ces paroles dans la bouche d'un Poète lyrique.

Tenez, prenez mes cantiques sacrés :
 Sacrés ils sont, car personne n'y touche ;
 Avec le temps un jour vous les vendrez.

Est-il selon la convenance que l'Auteur des cantiques dise de son propre Ouvrage que personne n'y touche, & qu'on les vendra avec le temps ?

Nous croyons pouvoir nous dispenser de réfuter cette critique vaine ; mais il n'est pas inutile de rappeler à M. C*** un exemple de ce genre de plaisanterie que Racine lui-même fournit dans la Comédie des Plaideurs. Dandin dit à Chicaneau :

Avez-vous eu le soin de voir mon Secrétaire ?
 Allez lui demander si je fais votre affaire.

A v)

Ces vers si piquans & si gais furent peut-être critiqués par Visé & Subligni; ils disoient, comme M. C***, où est la convenance?

Des observations critiques sur des Ouvrages modernes, ont prouvé depuis longtemps le zèle de M. C*** pour les Anciens & pour les bons principes; mais son esprit fermé, comme il le dit, à l'esprit du siècle, n'a point voulu voir que les Anciens, pour paroître grands, n'ont pas besoin qu'on fasse aux Modernes l'injustice de les rabaisser. Cette erreur de M. C*** a influé sur les jugemens littéraires; & c'est ainsi que de ses goûts mal raisonnés, l'homme se forme des opinions déraisonnables.

Il y a long temps que les critiques de M. C*** sont appréciées. On a jugé les Observations sur la Traduction des Géorgiques, sur le Poëme des Saisons, & sur d'autres Ouvrages que le Public s'obstine à lire. On a jugé les Lettres *sans réponse* adressées à l'Auteur de Mérope sur la Tragédie; par l'Auteur d'une *Médée* qui n'a point eu de représentations depuis la première. Il ne nous reste à présenter au jugement des Lecteurs que les Satyres de M. C***.

Une réflexion que tout le monde a pu faire, & qu'on nous permettra de répéter ici, c'est que toutes les Satyres de Boileau ont un motif varié, un plan marqué & un cadre agréable. Il faut encore observer qu'elles n'attaquent les Auteurs en quelque sorte que par occasion; qu'elles ne semblent point faire

précisément pour eux, mais qu'eux seuls y semblent faits pour elles : résultat favorable, qui décele dans le Poète l'art d'un esprit supérieur, & la discrétion d'un cœur généreux. Plusieurs même n'offrent qu'un ou deux traits contré les Poètes du temps. La Satyre adressée à M. de Valincourt est la plus innocente en ce genre. On n'y trouve aucun de ces noms que Boileau

Immoloit au bon goût, quelquefois à la rime.

Mais ce qui frappe le plus dans les Satyres de Boileau, c'est cette justice qui ne l'a abandonné qu'une seule fois au sujet de Quinault, encore ne jugeoit il dans ce Poète que l'Auteur de quelques mauvaises Tragédies. Deux de ses Satyres sont adressées l'une à Molière, l'autre à Racine, & l'on sent bien qu'il ne leur parle pas comme M. C*** l'a fait parler depuis à Voltaire. Ségrais, qui avoit aussi traduit Virgile, ne fut point associé à Perrin, qui traduisoit l'Énéide.

Il dit dans l'Art poétique, en invitant les Poètes à chanter Louis XIV.....

Que Ségrais dans l'Églogue en charme les forêts.

La Bruyère, qui étoit aussi un Philosophe, n'entra dans les vers que pour être loué.

Et Théophraste même, aidé de la Bruyère,

Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.

Voiture même & Balzac n'étoient point confondus avec Colletet & Bonnacotte : enfin

Despréaux avoit dans l'esprit cette justesse qui classe le talent, & dans le cœur cette équité qui vaut le génie. L'ami de Racine fut louer Corneille.

Que Corneille pour lui rallumant son audace,
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.

M. C*** n'a pas cru devoir imiter cette justice de Boileau; il a même pris un parti tout contraire. C'est Voltaire qu'il appelle un *Scudéri nouveau*; c'est l'Auteur de Mahomet & de la Henriade qu'il traite d'Auteur *frivole & vain*; c'est d'Alembert qu'il accuse poliment de *raisonner de travers*. Il seroit trop long de citer ici tous les vrais talens qu'attaque la *Muse aux bons mots* de M. C***; Voici les *bons mots* de cette Muse.

Je ne pourrai trouver d'Alembert *précieux*,
Diderot *insensé*, C*** *ennuyeux*,
Et Thomas *assommant*....

Ces jolies choses ne coûtent rien à M. C***; mais nous lui représenterons que ces dénominations, quoique moins grossières que celles qu'employoit Garasse, ne sont pas plus ingénieuses; que d'ailleurs il y a quelque légèreté à parler ainsi de quatre Écrivains qui ont fait autre chose que des vers; & nous lui citerons quelques vers de Voltaire qu'il appelle un *Auteur léger*.

Avec non moins d'orgueil & non moins de folie,
Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie

Qui dans ses vers pillés nous répète aujourd'hui
 Ce qu'on a dit cent fois, & toujours mieux que lui;
 De la frivole Muse admirateur unique,
 Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique,
 Prend pour des arpenteurs Archimède & Newton,
 Et voudroit mettre en vers Aristote & Platon.

Suivant M. C***, il faut *qu'avant tout la plaisanterie soit juste & raisonnable*, il faut *qu'elle fasse rire l'esprit & satisfasse la raison*. Il ne suit point, comme on voit, les leçons qu'il nous donne. Pour ne pas trop l'inquiéter sur ses opinions, examinons maintenant ses idées & son style. Nous en tenir aux détails de ses Satyres, c'est le traiter favorablement. Il nous saura gré sans doute d'une discrétion qui met ses plans à couvert, qui cache leur fatigante uniformité, & qui, indulgente autant que généreuse, se prête à détourner la critique, & cherche à donner des éloges.

D'abord il faut louer M. C*** d'avoir été docile à quelques critiques qu'un Homme-de-Lettres du premier ordre fit, il y a plusieurs années, de quelques vers d'une Satyre de M. C*** sur le luxe. Voici les vers censurés par le goût.

Chacun dans ses excès à l'envi se surpasse.
 L'un s'en va défer cet orageux espace
 Par qui le Ciel croyoit séparer les humains;
 Traverse impatient les liquides chemins.

Parcours affamé d'or *cent fois* le Nouveau-Monde,
 Duditre Américain trouble la paix profonde,
 Et trafiquant le Nègre ainsi qu'un vil bétail....

Ces vers ont été changés par M. C*** :
 ont-ils été corrigés ?

L'un va franchir des mers la barrière impuissante,
 Dont la bonté du Ciel sépara les humains,
 Traverse impatient ces orageux chemins,
 Court assouvir sa faim sur l'or du Nouveau-Monde,
 Du libre Américain trouble la paix profonde,
 Et trafiquant le Nègre....

À l'exception du quatrième vers, ceux-ci ne sont pas meilleurs que les premiers. Ce *dont* au commencement du second vers est aussi traînant que *par qui*, & d'ailleurs il court le risque d'être un solécisme. L'Auteur veut dire la barrière *qui* sépare les humains, & il dit la barrière *dont*; c'est-à-dire, de laquelle les humains sont séparés.

Il est évident que M. C*** ne gagne rien à être comparé à lui-même. Voyons si la comparaison avec Juvénal, Horace & Boileau lui sera plus avantageuse. Juvénal commence ainsi sa première Satyre :

*Semper ego audior tantum? Nunquam ne reponam,
 Vexatus toties rauti Theseide Codri?
 Impunè ergo mihi recitaverit illa togatus.
 Hic elegos? Impunè diam consumpseris ingens*

*Telephus, aut summi plendjam margine libri
Scriptus, & in tergo nec dum finitus Orestes ?*

Voici de quelle manière M. C*** imite
ce morceau plein de verve & d'originalité.

Quoi ! finira-t-il toujours que muet spectateur
J'écoute tant de fots masqués du nom d'Auteurs ?
Si long-temps saigné de tourment de les lire,
Parmi tant d'Ecrivains ne puis-je enfin écrire ?
Et leur laissant le droit de censurer mes vers,
Exercer leur malice en peignant leurs travers ?

Comme les quatre premiers vers rendent
languissamment la rapidité des mouvements
de Juvénal, qui dit : *Ecouterai-je toujours ?
Ne répliquerai-je jamais ?* Remarquez aussi
comme toutes les nuances disparaissent dans
la copie. Le Satyrique ancien se plaint d'être
forcé d'entendre la Théséide de l'un, les
Élégies de l'autre. Le Satyrique moderne, que
rien ne force à lire les mauvais vers, confond
toutes les idées. Qu'il se plaigne de les écou-
ter, à la bonne heure ; nous sentons qu'un
Journaliste seul peut se plaindre de les lire.

Quelques vers plus bas M. C*** aban-
donna Juvénal pour Horace. L'ami de Mé-
cènes dans la première Satyre du second
Livres, se récrie contre la manie d'écrire sans
étude.

*Navem agere ignarus Martis times ; abrocomum agro
Non audet, nisi qui didicit, dare. Quòd medicorum est.*